

sérieux avec lequel les commentateurs ont traité les fréquentes incursions du *Taiheiki* dans le domaine romanesque est fort amusant.

Le style de Kozima, s'il est l'auteur de l'ouvrage, a été condamné par des critiques japonais comme ampoulé et pédantesque. Il faut avouer qu'il y a quelque vérité dans ces reproches. Le *Taiheiki* fournit d'abondants témoignages de son érudition et de sa maîtrise, de sa possession de toutes les ressources de la rhétorique chinoise et japonaise. Les pages parfois en sont surchargées de phrases et de mots chinois, et se hérissent d'allusions et de citations historiques chinoises. Dans ce style, un bosquet de bambous veut dire une famille de princes, une « cour de poivrier » désigne le harem impérial, « hôtes nuageux » signifie les courtisans, le carrosse du mikado est appelé le « char phénix » et son visage l'« aspect du dragon ». Une dame qui est belle fait honte, dit-il, à Mao Ts'iang et à Si Sé, beautés fameuses de l'antiquité chinoise. La guerre civile est une époque « où la fumée-loup obscurcit le ciel et les vagues-baleines secouent la terre ». Kozima n'hésite jamais à insérer de longs épisodes de l'histoire chinoise ou hindoue offrant quelque ressemblance avec les événements qu'il décrit, et spécialement s'ils se prêtent à un traitement romanesque.

Encore plus fatigante pour le lecteur occidental que son fastueux étalage d'érudition chinoise est la théologie bouddhiste, dans laquelle Kozima était profondément versé et qu'il introduit abusivement dans le *Taiheiki*. Ceux qu'intéresse l'histoire des religions trouveront cependant profitable ce côté de l'ouvrage. Kozima offre un exemple typique de la tendance nationale aux arrangements et aux compromis en matière de foi. Il essaye de réconcilier trois systèmes essentiellement contradic-

toires : la philosophie chinoise, la mythologie sinto et le bouddhisme, comprenant avec ce dernier les anciens mythes hindous qui s'introduisirent au Japon en sa compagnie. Ainsi, dans un passage de la fin du livre XVI, il décrit le Yin et le Yang (principes négatif et positif de la nature, suivant les Chinois) comme origine et source de toute chose. Ces éléments, par leur action mutuelle, dégagent Izanaghi et Izanami, les divinités créatrices du panthéon sinto. Leur fille Tençôdaïzin (la déesse du Soleil) est une manifestation de Bouddha, et elle devait, entre autres services rendus à l'humanité, subjuguier, en un temps fort lointain, « les mauvais rois des six ciels » du mythe indien et les contraindre à ne plus s'opposer à la divulgation de la véritable doctrine (le bouddhisme) au Japon.

Cependant Kozima ne tire pas toujours son inspiration de la Chine ou de la théologie. De même que le *Heiké Monogatari*, le *Taiheiki* contient un certain nombre de passages poétiques qui ne doivent rien à des idées ou à des modèles étrangers. Au point de vue métrique, ils ressemblent au *Naga-oute*, avec cette différence que l'alternance de sept et cinq syllabes est renversée. Les mots d'origine chinoise n'en sont pas entièrement exclus. L'un de ces passages décrit le voyage forcé de Tocimoto, partisan du mikado Go Daïgo, à Kamakoura, où il fut exécuté pour avoir trahi le Sôgounat; et un autre voyage, celui du même mikado exilé dans l'île d'Okî. Les noms des lieux rencontrés en cours de route sont ingénieusement intercalés dans la narration, de façon à suggérer des réflexions appropriées aux circonstances. Ce caractère du *Taiheiki* a eu une très grande influence sur les œuvres des dramatises et des romanciers de la période Yédo, comme on peut le voir par les imitations nombreuses de ces passages, connus sous le

nom de *mitchiyouki* « ou voyages » et par l'alternance rythmique des phrases de cinq et sept syllabes, due à l'exemple de Kozima et qui influença au plus haut point toute la littérature populaire qui suivit.

Les Européens qui se proposeraient d'entreprendre l'étude du *Taiheiki* seront heureux de savoir qu'il y reste encore nombre de narrations en style simple et clair qui, malgré quelques phrases occasionnellement prétentieuses et quelques touches pittoresques, sont exemptes d'allusions cachées et de métaphores obscures, embarrassantes pour le lecteur et condamnées comme pédantesques par ceux même qui les comprennent.

La langue du *Taiheiki* est très différente de celle des écrits de la période Heian. Aux anciennes formes se sont substituées des formes plus simples et une structure grammaticale plus ferme; le vocabulaire s'est enrichi d'une quantité de mots chinois, qui ne sont plus comme autrefois admis dans la littérature après un stage dans la langue parlée, mais sont empruntés directement aux livres chinois.

L'importance du *Taiheiki* dans l'histoire de la littérature japonaise est beaucoup plus grande que ne le ferait supposer sa valeur intrinsèque. Plus qu'aucun autre ouvrage, il contribua à l'établissement du style littéraire moderne et ses qualités bonnes ou mauvaises se retrouvent généralement dans les écrits d'une foule d'imitateurs directs et indirects.

Les événements et les personnages qu'il décrit servent de sujets à une très large part de la littérature moderne du Japon qui y fait des allusions continuelles. Sa popularité est attestée encore par le fait qu'il se forma à Yédo et à Kiôto une classe distincte de professeurs qui gagnèrent leur vie en faisant des lectures du *Taiheiki*.

Ils correspondent aux bonzes biva qui déclamaient le *Heiké Monogatari*.

Le passage suivant est le récit d'une bataille entre les partisans du Sôgoun et les moines de Hiyéisan, qui avaient embrassé la cause du mikado. Elle eut lieu près de Karazaki, sur les rives du lac Biva. Ce fragment peut servir de spécimen, de même qu'il fut probablement le modèle d'innombrables récits de combats du même genre dans la littérature japonaise :

Quand Kaïtô vit ceci : « Les ennemis sont peu nombreux, cria-t-il. Il nous faut les disperser avant que l'arrière-garde n'arrive! Suivez-moi, mes enfants! » A ces mots il tira son épée de trois pieds six pouces, et levant sa manche gauche armée, comme une garde contre les flèches, il se précipita au milieu du tourbillon des ennemis qui l'attendaient. Il en abattit trois, puis revenant au bord du lac il rallia autour de lui ses partisans. Quand Kouaïzitsou, moine d'Okamoto, l'eut aperçu de loin, il renversa d'un coup de pied « *Kappa!* » le bouclier qu'il avait placé devant lui, et avec sa hache de deux pieds huit pouces tournoyant comme une roue de moulin, il s'élança en avant pour l'attaquer. Kaïtô reçut le choc avec sa manche gauche armée, tandis qu'avec sa droite il dirigea un coup sur le casque de son adversaire, qu'il voulait d'un seul coup fendre en deux. Mais son épée glissa obliquement sur la plaque de métal et de là plus bas sur le rebord de l'épaulière, sans le blesser. En voulant répéter le coup il y mit tant de force que la courroie de son étrier se rompit, et il fut sur le point de tomber de cheval. Il reprit son assiette, mais au même moment Kouaïzitsou abaissa sa hache, de sorte que la pointe en pénétra de bas en haut dans le heaume de Kaïtô à deux ou trois reprises. Il ne manqua pas son coup : Kaïtô, atteint à la gorge, tomba de cheval. Kouaïzitsou plaça immédiatement son pied sur le panache du heaume de Kaïtô, et, le saisissant par les cheveux l'attira à lui et lui trancha la tête, qu'il fixa alors sur la pointe de sa hache d'armes. « Bon début! J'ai tué un général de la faction militaire », exclama-t-il joyeusement avec un

rire moqueur. Au moment où il se redressait, un jeune garçon encore coiffé à la mode chinoise [c'est-à-dire n'ayant pas atteint encore l'âge viril], portant un corselet couleur de drèche, son pantalon attaché à la taille, sortit des rangs des spectateurs et, tirant une petite épée à garde d'or, se précipita sur Kouaizitsou et le frappa vigoureusement trois ou quatre fois sur son heaume. Kouaizitsou se retourna vivement, mais voyant un enfant de deux fois huit ans, aux sourcils peints et aux dents noircies, il se dit que massacrer un adolescent de cet âge serait un acte de cruauté qui siérait mal à un prêtre. Pour éviter de le tuer, il fit de nombreuses feintes, brandissant son arme au-dessus de lui. Alors Kouaizitsou réussit à faire tomber l'épée des mains du jeune homme et il le saisit à bras-le-corps. Mais à ce moment un détachement du parti Hiyéï s'avança par un étroit sentier, entre les champs de riz, et une flèche transperça le cœur du jeune homme qui tomba mort. Après enquête, on apprit que c'était le fils aîné de Kaïtô, Koraouakamarou. Son père lui ayant interdit de prendre part à la bataille, il avait été fort mécontent et, se mêlant à la foule, il avait suivi l'armée. Bien qu'encore enfant, il était un soldat-né, et quand il vit son père tombé, il tomba aussi en combattant au même endroit et laissant un nom derrière lui. Hélas! quelle douleur!

Quand les compagnons de Kaïtô virent cela, ils pensèrent qu'après avoir laissé tuer sous leurs yeux leur chef et son fils, et, ce qui était pire encore, leur avoir laissé trancher la tête par l'ennemi, aucun d'eux ne devait retourner vivant chez lui. Trente-six d'entre eux chargèrent bride contre bride, plus ardents les uns que les autres à tomber en combattant et à se faire un oreiller du cadavre de leur chef. A cette vue Kouaizitsou éclata de rire. « Ho! ha! exclama-t-il, vous êtes fous, compagnons! vous devriez penser à prendre les têtes des ennemis au lieu de reprendre celles de vos gens. C'est le présage de la ruine du pouvoir militaire! Si vous voulez la tête, la voilà. » Ce disant il lança la tête de Kaïtô au milieu des ennemis et, à la façon d'Okamoto, abattant et fauchant avec sa hache, il fit place nette dans toutes les directions.

L'exemple suivant du style de Kozima est emprunté à un compte rendu de l'arrestation de Tocimoto, l'un des principaux conseillers du mikado Go Daïgo, accusé de conspirer contre le Sôgounat.

Le onzième jour du septième mois, il fut arrêté et emmené à Rokouvara, résidence du représentant du Sôgoun à Kiôto et de là il fut expédié dans les provinces orientales. Il se mit en route sachant bien que la loi n'accordait aucun pardon pour la récidive d'un pareil crime et que, quelle que pût être sa défense, il ne serait pas relâché. Il s'attendait à être assassiné en route ou exécuté à Kamakoura; aucune autre fin n'était possible.

Alors, sans aucun changement d'écriture et sans aucune autre différence, suit un passage qui, par le rythme, le style et le sentiment, est essentiellement un fragment de poème fort peu original et consistant surtout en bribes de vers fournis à l'auteur par ses souvenirs des anciens poètes.

Mais une nuit encore, un étrange logis serait le sien.

Loin de Kadono, où au printemps ses pas avaient souvent erré dans la neige des fleurs tombées des cerisiers;

Loin d'Araciyama, où, les soirs d'automne, il retournait vêtu du brocart des feuilles de l'érable rouge;

Abattu, son esprit ne pouvait penser à autre chose qu'à son foyer, qui lui était cher par les liens les plus forts de l'amour,

Et à sa femme et à ses enfants dont l'avenir était sombre pour lui.

Pour la dernière fois! pensait-il en se retournant pour jeter les yeux sur la cité impériale, neuf fois grande,

Pendant tant d'années sa résidence habituelle.

Combien triste son cœur devait être au dedans de lui,

Quand il se mit en route pour ce voyage imprévu!

Sa manche trempée dans la fontaine de la barrière d'Osaka,  
— Aucune barrière, hélas! pour faire cesser sa douleur, —

Il s'engage dans le sentier de la montagne vers Outchidé no hama<sup>1</sup>,

Quand, du rivage, il porte son regard au loin sur les vagues.

L'auteur s'engage alors dans des combinaisons de calembours sur les noms de pays qu'il rencontre en route, les mêlant à son histoire de telle sorte qu'il est impossible de le suivre dans une traduction.

Le passage suivant est un des chapitres extérieurs au sujet du *Taiheiki*. Il décrit d'une façon fort imaginative la fameuse invasion mongole du Japon par Koublaï Khan, au XIII<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Étudiant les annales des temps anciens dans les loisirs que m'accordaient trois choses superflues [la nuit, l'hiver et la pluie], j'ai trouvé que, depuis la création, il y a eu sept invasions du Japon par des peuples étrangers. Les plus notables de ces attaques eurent lieu dans les périodes Bounyéï (1264-1275) et Kôan (1278-1288). A cette époque le grand empereur Youan (Koublaï Khan) avait conquis par la force des armées les quatre cents provinces de la Chine. Le ciel et la terre étaient opprimés par son pouvoir. Il eût été difficile pour une petite contrée comme la nôtre de le repousser. Et le fait qu'elle put aisément et sans effort détruire les armées du grand Youan n'est dû qu'à la bénédiction divine.

Le plan de cette expédition était le suivant : Le général Ouan, qui conduisait les forces Youan, ayant estimé l'étendue des cinq provinces métropolitaines du Japon à 3700 *ri* carrés, calcula que pour remplir cet espace avec des soldats de façon à n'en laisser aucune partie inoccupée il faudrait une armée de 3 700 000 hommes. Alors, des divers ports et golfes, il s'embarqua avec ses troupes sur une flotte de plus de 70 000 grands navires. Notre gouvernement, ayant été préalablement informé de ce dessein, ordonna de faire des préparatifs. Les forces de Sikokou et de Kiouxiou furent rassemblées

1. *Outchidé* signifie : partir et *hama* signifie : rivage.

en toute hâte à Hakata dans Tsoukouci. Celles des provinces occidentales de la grande île se rapprochèrent précipitamment de la capitale, tandis que les hommes de Tôsandô et des provinces septentrionales occupaient le port de Tsourouga dans Etchizen.

Bientôt les vaisseaux de guerre du grand Youan, au nombre de 70 000, arrivèrent ensemble au port de Hakata, le troisième jour du huitième mois de la seconde année de Bounyéï (1265). Leurs grands vaisseaux étaient liés ensemble et des passerelles étaient disposées de l'un à l'autre. Chaque division était entourée par des abris de toile cirée, les armes placées en ordre de bataille. Depuis les îles Gotô à l'est jusqu'à Hakata, la mer fut fermée de tous côtés sur un espace de 400 *ri*, et sembla convertie en terre ferme. On se demandait si un serpent de mer n'avait pas vomi son haleine pour former un mirage. Du côté des Japonais, un camp fut établi qui s'étendit sur 13 *ri* au long du rivage de Hakata. Une haute digue de pierre en formait le front, à pic du côté des ennemis, mais arrangée à l'arrière de façon à permettre la libre évolution de nos troupes. Dans cet abri, des murs recouverts de plâtre furent érigés et des casernes construites dans lesquelles plusieurs dizaines de milliers d'hommes furent logés.

On pensait que de cette façon l'ennemi ne pourrait s'assurer de notre nombre, mais, à l'avant des vaisseaux ennemis, des mâts d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds, et semblables à ceux qui servent pour les puits furent dressés avec des plates-formes placées à leurs extrémités. Des hommes assis sur ces plates-formes pouvaient regarder dans le camp japonais et y compter chaque cheveu. De plus, ils lièrent ensemble des planches larges de quarante ou cinquante pieds, de façon à former des sortes de radeaux qui, posés à la surface de l'eau, fournissaient autant de routes unies sur les vagues que les trois grandes voies ou les douze rues principales [de Kiôto]. Par ce chemin, la cavalerie de l'ennemi apparut par dizaines de milliers, luttant si désespérément que nos troupes fléchirent et que beaucoup pensaient à la retraite. Quand on eut battu du tambour et qu'un combat corps à corps fut déjà engagé, des boulets de fer partirent de choses appe-

lées canons [avec un bruit] semblable à celui des roues d'un chariot descendant une pente rapide et accompagné de flammes soudaines comme les éclairs. Deux ou trois mille de ces choses partirent à la fois. La plus grande partie des troupes japonaises fut brûlée et périt, et les barrières et les tourelles furent incendiées. Il n'était pas possible d'éteindre les flammes.

Quand les gens du Haut Matsoura et du Bas Matsoura virent cela, ils comprirent que des mesures ordinaires étaient inutiles. Ils firent un détour par une autre baie et, avec seulement mille hommes, ils tentèrent une attaque de nuit. Mais si braves qu'ils aient pu être, ils n'étaient pas plus qu'un poil sur un taureau ou un grain de riz dans un grenier. Avec des forces aussi minimes, ils tuèrent plusieurs dizaines de milliers d'ennemis, mais à la fin ils furent tous faits prisonniers. Ils furent ligottés avec des cordes cruelles et cloués par les mains au bastingage des vaisseaux.

Aucune autre résistance n'était possible. Tous les gens de Kioussiou s'enfuirent à Sikokou et dans les provinces du nord de la mer Intérieure. La nation japonaise tout entière était frappée de panique. Des pèlerinages aux autels des dieux sinto et des services publics et secrets dans les temples bouddhistes firent fléchir la tête impériale et serrèrent le foie et la vésicule du fiel de l'Empereur. Des messages impériaux furent dépêchés avec des offrandes à tous les dieux du ciel et de la terre, à travers les 60 provinces, et à tous les temples bouddhistes grands ou petits susceptibles d'exaucer les prières. Le septième jour, quand les dévotions impériales furent achevées il s'éleva du lac Souva un nuage multicolore ayant la forme d'un grand serpent qui s'étendit vers l'ouest. Les portes du trésor du temple de Hatchimian s'ouvrirent toutes grandes et les cieux s'emplirent du bruit de chevaux galopant et du tintement des mors. Sur les 21 autels de Yocino, les miroirs recouverts de brocards remuèrent, les épées du trésor du temple eurent des lames effilées, et toutes les chaussures offertes au dieu se tournèrent vers l'ouest. A Soumiyoci, la sueur coula sous les selles des quatre chevaux consacrés à la divinité, et les boucliers de fer se tournèrent d'eux-mêmes et firent face à l'ennemi.

Maints prodiges semblables suivirent :

Alors le général Ouan ayant largué les amarres de ses 70 000 vaisseaux, à l'heure du dragon, le septième jour du huitième mois, se mit en route vers Nagato et Souvô en passant par Mozi et Akamagaséki (Simonoséki). La flotte était arrivée à mi-chemin lorsque le temps, qui avait été calme et sans nuages, changea tout à coup. Une masse de nuages noirs monta du nord et envahit le ciel. Le vent souffla furieusement, les flots tumultueux s'élevèrent jusqu'au ciel, le tonnerre roula et les éclairs se précipèrent contre le sol en telle abondance qu'il semblait que les grandes montagnes s'écroulaient et que les hauts cieux tombaient sur la terre. Les 70 000 vaisseaux de guerre des pirates étrangers allèrent donner sur des pointes de rochers et furent réduits en miettes, ou, tournoyant dans des tourbillons soudains, coulèrent bas avec tous ceux qui les montaient.

Seul le général Ouan ne fut ni emporté par la tempête ni enseveli sous les vagues, mais il s'éleva en l'air et se tint dans le calme refuge des cieux moyens. Là, il rencontra un sage nommé Ryo Tô-bin qui arrivait, en planant, de l'ouest. Il s'adressa en ces mots au général Ouan : « Les Dieux du ciel et les Dieux de la terre japonaise tout entière, qui ont plus de 3 700 autels, ont levé ce vent et rendu furieuses les vagues. Aucun pouvoir humain ne peut leur tenir tête. Je vous conseille d'embarquer sans retard sur votre vaisseau délabré et de retourner dans votre pays. » Le général Ouan se laissa convaincre. Il s'embarqua dans l'unique vaisseau délabré qui lui restait, brava tout seul les vagues des 10 000 *ri* d'océan et arriva bientôt au port de Ming-Tchou [en Chine].

Le mot que nous avons traduit par « canon » est *teppô*, littéralement « tube de fer ». Il signifie proprement fusil à mèche. Mais d'après l'encyclopédie appelée *Sansaïd-zouyé*, ni les canons ni les fusils à mèche ne furent connus des Chinois avant le xvi<sup>e</sup> siècle. Les fusils à mèche furent d'abord introduits au Japon par Mendez

Pinto et ses compagnons, en 1543, et ne furent connus des Chinois que plus tard. Il faut en conclure que ce passage et sans doute ce chapitre tout entier sont probablement de date plus récente.

Il est peut-être nécessaire de rappeler au lecteur qu'il y a derrière toutes ces fictions un noyau de faits réels. Koublaï Khan envoya, en réalité, vers l'époque indiquée, une immense flotte contre le Japon, laquelle eut un sort semblable à celui de l'Armada espagnole expédiée à la conquête de l'Angleterre.

## CHAPITRE II

### KENKÔ ET LE TSOURÉ-DZOURÉ-GOUSA<sup>1</sup>

S'il y a dans la littérature japonaise maints déserts arides, il s'y trouve aussi quelques oasis agréables et le *Tsouré-dzouré-gousa* est sûrement l'une des plus délicieuses. C'est un recueil d'esquisses, d'anecdotes, d'essais sur tous sujets imaginables. L'auteur nous est connu sous le nom de KENKÔ BÔCI, *bôci* étant une épithète honorifique qui a quelque analogie avec le titre de « Révérend ». C'était un homme de bonne famille qui faisait remonter son origine, à travers une suite de divers personnages distingués, jusqu'à la divinité sinto Kogané no Mikoto. Il fut pendant maintes années au service du mikado Go Ouda no In, et ses écrits révèlent une connaissance intime des mœurs du palais impérial. A la mort de son maître (1324), Kenkô se fit moine bouddhiste et se retira de la vie publique, pour passer le reste de ses jours en divers ermitages des environs de Kiôto. La date de sa mort n'est pas exactement connue,

1. Traduit par le Rév. C. S. Eby, dans le *Chrysanthemum*, tome III.